

Pascal BOULAGE

Hommage à Marcel GIRAULT (1901 – 1945)

AVERTISSEMENT

Le texte que l'on va lire ne relatera pas de grands combats ou des actions à panache. Il faut le dire d'emblée : Artenay (commune située à 20 km au nord d'Orléans, sur la route de Paris) a connu le calme durant toute l'Occupation.

Par contre, il montre l'engagement simple d'un homme qui, devant l'occasion fortuite qui se présentait (découverte d'aviateurs alliés), n'a pas reculé devant ce qu'il estimait être son devoir. Ce pas qui en appelait d'autres le conduisait à la déportation et à la mort. Il le savait, et c'est là la grandeur de son sacrifice, exemple à la fois modeste et magnifique que nous saluons avec respect et déférence.

Marc Chantran

DERNIÈRE MISE À JOUR : 4 AVRIL 2018

SOMMAIRE

(Cliquez sur le n° de page voulu.)

1	<i>À Vengeance</i>	3
1.1	L'engagement	3
1.2	L'action	4
1.3	Le chef Vengeance	4
1.4	La déportation	5
1.5	Aviateurs alliés secourus par Marcel Girault	6
2	<i>1948 : hommage rendu par Henri Duvillard (extraits)</i>	7
3	<i>1987 : inauguration de la rue Marcel-Girault</i>	7
3.1	Allocution de Maurice Rebillon (extraits)	7
3.2	Allocution de José Cardona, maire d'Artenay (extraits)	9
4	<i>À propos d'une prétendue « trahison », par Marc Chantran</i>	9

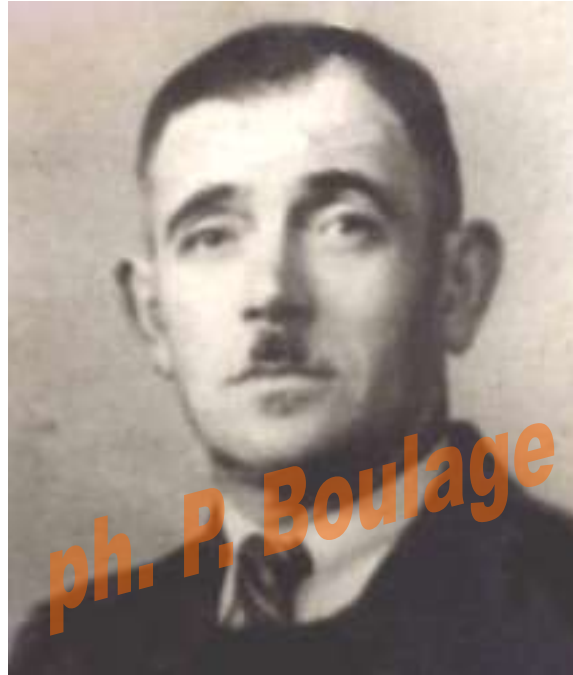


photo de juin 1944

1 À Vengeance

1.1 L'engagement

Rien ne semblait prédisposer Marcel Girault, né le 30 juin 1901 dans une ferme de Rebréchien, à une dizaine de kilomètres d'Orléans, aux activités combattantes ni à la fin tragique qui fut la sienne. Après avoir effectué son service militaire pendant la guerre du Rif, il avait repris le travail de la terre, fondé une famille et pensait sans doute ne plus avoir à s'occuper d'armes que quand revenait la saison de la chasse. Le sort (ou l'histoire) en décida autrement.

Il est vrai que, chez les Girault, on n'aime pas l'Allemand¹, nommé systématiquement Boche.



La Ferme de la rue Neuve, lisière nord d'Artenay

¹ Le frère de Mme Girault, Henri Thénot, a été tué en 1940. Le frère de Marcel, André, parti au STO, sera tué en 1943, à Essen.

N'admettant pas la défaite, et encore moins de voir des soldats allemands à la manœuvre dans les prés et les champs situés autour de sa ferme d'Artenay², il cherche tôt, dès 41, les moyens qui lui permettront de s'opposer efficacement à l'occupant. Fidèle auditeur de Radio-Londres, il entre en contact avec des membres du réseau Vengeance d'Orléans (Roger Seville en particulier, qui disparaîtra comme lui en déportation), et s'engage (pseudo : *Maxime*) à leur côté en devenant chef local de l'organisation.

1.2 L'action

Ont été comptées à son actif, outre l'hébergement d'une enfant juive qui passa quelque temps dans sa ferme en attendant de pouvoir rejoindre un abri plus sûr, la récupération et l'évacuation, durant l'hiver 43-44, de deux parachutistes alliés (les sergents-chefs Smith et Hauger) : il trouva ceux-ci cachés dans un petit bois situé sur ses terres, un peu à l'écart du village, les ramena chez lui au mépris du danger, le soir venu, et après s'être débarrassé de leurs vêtements militaires, les nourrit, les réconforta comme il put et les remit trois jours plus tard en mains sûres.

1.3 Le chef Vengeance

Début 1944, après l'arrestation de Claude Lerude, la Résistance se réarticule sous les ordres de Pagnon-Colonna. Le responsable Vengeance d'Artenay, Gaston Brossard, étant immobilisé par la maladie, Colonna choisit Marcel Girault pour lui succéder à la tête de la petite équipe, poste où il va donner toute sa mesure.

En effet, durant le premier semestre 44, alors que les Allemands deviennent de plus en plus dangereux, les opérations se multiplient : avec l'aide de quelques hommes, il récupère dans les champs des containers d'armes et de munitions, parachutés la nuit, qu'il n'hésite pas à cacher dans une fosse qu'il a creusée à cet effet dans son jardin, prenant là encore le risque d'exposer lui-même et sa famille à de terribles représailles. Il participe encore, le 1^{er} juin 1944, avec le même petit groupe d'hommes, à une opération de sabotage décidée par des F.T.P. d'Eure-&-Loir basés à quelques kilomètres de là : pendant que ceux-ci installent des explosifs sous des pylônes portant des lignes à haute tension, Marcel Girault et les autres résistants d'Artenay leur permettent de travailler à l'abri des regards indiscrets en surveillant les abords et en bloquant un moment la circulation avec du matériel agricole. Dans la nuit du 8 au 9 juin, il s'agit, toujours à l'initiative des F.T.P. d'Eure-&-Loir, de libérer six maquisards en cours de transfert vers la prison de Fresnes, dont le train a été immobilisé à Artenay par des bombardements alliés, et qui ont été enfermés dans une grange où ils sont sous bonne garde : là encore, Marcel Girault et les hommes de Vengeance sont à la pointe de l'action et permettent aux maquisards, une fois les geôliers neutralisés, de s'enfuir et d'échapper à la prison de Fresnes, qui n'a souvent été que l'antichambre des camps de la mort.

Après avoir à nouveau, le 25, puis le 26 juin, assuré avec la complicité de la jeune Henriette Grenet alias *Asseline*, la récupération et l'évacuation de quatre aviateurs américains (les lieutenants Bauder et Smith, les sous-officiers Horrigan et Paxton), Marcel Girault se rend, à vingt-cinq kilomètres de là, chez le capitaine Pagnon-Colonna, chef départemental des Corps Francs Vengeance, pour prendre des ordres. Depuis la trahison de Guy Eymar³, quelques jours plus tôt, les arrestations se multiplient ; Marcel Girault au lieu de trouver son chef tombe entre les mains de la Gestapo qui a investi les lieux et cueille un par un les visiteurs. C'était le 27 juin 1944.

² Cette ferme imposante a assuré une bonne part du ravitaillement d'Artenay avant, durant et après la guerre. Mais jamais on ne s'y livra au condamnable marché noir. (note de Marc Chantran)

³ Capturé au Tyrol, il a été condamné à mort par la Cour de Justice d'Orléans en décembre 1945 et exécuté.

1.4 La déportation

Suivirent, pendant que les Alliés avançaient (ils libéreront Artenay le 16 août) l'interrogatoire, la torture, la prison à Orléans, le transfert au *fronstalag* 122 de Compiègne, le départ pour Neuengamme, sans qu'on sache évidemment vers quoi on va (convoi du 28 juillet 44), l'horrible voyage auquel on survit, l'immatriculation (n°39740) et l'habit zébré au triangle rouge, le travail forcé dans divers *kommandos* de Brunswick (Büssing Nag), les coups, le froid qui fait geler les pieds, les ultimes gestes de résistance et de solidarité, l'épuisement, puis la mort, à quarante-quatre ans, à Wattenstedt (officiellement le 3 mars 1945, trois semaines avant la libération du camp).

Il laissait une veuve de trente-neuf ans et trois enfants.

Plus tard, le chanoine Noël Carlotti, l'« aumônier » clandestin de Wattenstedt qui aura été un des derniers à voir Marcel Girault vivant, témoignera de son comportement.

À titre posthume, Marcel Girault a été fait chevalier de la Légion d'honneur, il a reçu la Croix de guerre, la *Medal of Freedom* (pour les 6 aviateurs secourus) lui a été attribuée par les autorités américaines.

Son corps a été rapatrié et inhumé au cimetière d'Artenay en juillet 1951.

Son nom est gravé sur les monuments aux morts d'Artenay et de Chevilly (10 km sud d'Artenay).



Plaque posée sur la Ferme de la rue Neuve, auj. 3 rue Marcel-Girault

1.5 Aviateurs alliés secourus par Marcel Girault

Au bilan, ce sont six aviateurs alliés (tous américains) que Marcel Girault a recueillis et aidés.

Le 10 janvier 1944 :

HAUGERRobert G. (de Donegal, Pennsylvanie)..... sergent-chef, opérateur radio
SMITH.....Revis Leonard (de Malone, New-York)..... sergent-chef, bombardier
Tous deux du 565^e escadron du 389^e groupe de bombardement, avion abattu le 7 janvier 1944 près d'Auffains (28).

Évadés par l'Espagne (29 mars 1944) et Gibraltar (22 mai 1944), arrivés en Angleterre (27 mai 1944).⁴

Les 25 et 26 juin 1944 :

BAUDERWarren F. (de Philadelphie, Pennsylvanie)..... lieutenant, co-pilote
Il appartient au 506^e escadron du 44^e groupe de bombardement, avion abattu le 11 mai 1944 à Gaubert (28) près de Patay. Emploi du temps non connu jusqu'au 25 juin.

HORRIGAN Roy Joseph (de Nouvelle-Orléans, Louisiane) adjudant, opérateur radio
PAXTONStanley Keith (de Sanger, Californie)sergent-chef, mitrailleur
SMITH.....James Henry (de Montebello, Californie).....sous-lieutenant, bombardier
Tous trois sont du 862^e escadron du 493^e groupe de bombardement, avion abattu le 22 juin 1944 vers Chambord (41).

Ces quatre aviateurs, évadés vers l'Espagne, ont été repérés, arrêtés (par l'action du traître Jacques Desoubrie) et emprisonnés au camp de prisonniers de Sagan (*Stalag Luft III*, Silésie), via Buchenwald (convoi des 168 aviateurs alliés du 15 août 1944) ; libérés à la fin de la guerre.



Au premier plan, de gauche à droite : Marcel Girault, le docteur Bruno et deux aviateurs américains.

Au second plan : les trois enfants Girault.

⁴ Voir le rapport d'évasion de Robert G. Hauger : *Dorothy, the goose hangs high*, éd. Le Huron immobile, 2018, 16 p. ill.

2 1948 : hommage rendu par Henri Duvillard (extraits)

dans *La Dépêche du Loiret* du 11 décembre 1948 :

Marcel Girault avait été désigné, en effet, comme responsable de la Section Locale d'Artenay avec le grade de sous-lieutenant. Sur ses exploits, nous avons sous les yeux les attestations éloquentes du capitaine Pagnon-Colonna, chef départemental des C.F.V.⁵ et officier du réseau britannique Buckmaster, qui certifie les brillants états de service de son subordonné. De leur côté, MM. Pierre Delaubat et Jean-Baptiste Lécureur, Chefs de la Résistance pour le Canton d'Orgères, ont témoigné qu'en décembre 1943, deux aviateurs alliés étant tombés dans la Région d'Artenay, Girault les camoufla à son domicile durant plusieurs jours avant de les conduire en sûreté avec l'aide du Dr Jean Bruno : « Il a hébergé chez lui ces aviateurs qu'il a ensuite évacués », disent-ils, ajoutant que Girault, un peu plus tard, parvint à délivrer six maquisards détenus à Artenay sous la garde de six *feld-gendarmes* : « C'est lui-même qui dirigea sur place ce coup de main d'une façon audacieuse et courageuse. Cette opération a réussi grâce à son initiative. »

Ce fut en effet le 27 juin que, dénoncé comme tant d'autres, Girault fut arrêté par la Gestapo à Olivet. Déporté, il devait succomber au camp de travail de Wattenstedt, à 18 kilomètres de Brunswick et l'un de ses compagnons de misère, M. René Mathieu de Dijon, témoin de sa mort, a rapporté qu'elle survint « par suite de privations excessives de nourriture, de la somme élevée de travail que nous devions fournir et des brutalités continuelles que nous subissions de la part des S.S. et *Vorarbeiters* (contremaîtres et bagnards allemands du camp de Neuengamme, où nous avons été immatriculés). » Mais il ajoute : « C'était un bon et loyal Français, qui a toujours fait preuve de qualités morales et de son ardent patriotisme envers notre Patrie, et ceci jusqu'à sa mort ».

3 1987 : inauguration de la rue Marcel-Girault

Le 21 juin 1987, au cours d'une cérémonie, la rue Neuve devient la rue Marcel-Girault. Le docteur Wetterwald, fondateur des Corps Francs Vengeance, était présent.

3.1 Allocution de Maurice Rebillon (extraits)

Maurice Rebillon est le président de L'Amicale du Loiret des Anciens Déportés Internés et Familles.

Dès 1940, à l'appel historique de général De Gaulle, cet homme décidé frémissait déjà d'impatience dans une inaction dont rien encore n'annonçait l'issue. Pas un seul instant il n'envisageait que la défaite pouvait être définitive et il parlait dans son entourage avec exaltation de l'impossibilité de l'admettre. Par la suite, ayant trouvé la filière au sein des Corps Francs Vengeance, il transformait sa ferme, à quelques pas d'ici, en centre actif de la Résistance.

Pourtant, la clandestinité lui devenait insupportable. C'était un homme d'action qui voulait se battre à visage découvert, il allait même jusqu'à manifester publiquement son opposition irréductible à l'occupant. Un jour, se trouvant sur le quai de la gare d'Artenay, en plein jour, en compagnie de deux hommes, il rencontrait celui qui devait devenir votre Maire, le jeune Cardona, dont il connaissait les sentiments antinazis. Il l'interpella : « Tu vois, lui dit-il, ce sont deux aviateurs américains abattus en Beauce que je suis chargé de renvoyer chez eux ». Effectivement, il se rendait à Orléans chez Roger Seville, un autre martyr de la Résistance, disparu lui aussi dans l'univers concentrationnaire, dont je salue l'épouse ici, complice de son mari.

⁵ Corps Francs Vengeance.

Marcel Girault multipliait les coups de main, recherche de terrains de parachutage, libération de jeunes maquisards emprisonnés, etc. Hélas ! la Gestapo mettait fin à ses activités. Il était interrogé à l'allemande et devait subir des tortures épouvantables auxquelles il était difficile de résister tant le corps était meurtri.

Ce fut ensuite la prison militaire de la rue Eugène Vignat, le camp de Compiègne, la quarantaine au camp de Neuengamme et le petit *kommando* de Büssing Nag à Brunswick, composé d'un tout petit nombre de déportés, où tous les détenus se connaissaient.

Les témoignages nombreux que j'ai reçus dépeignent Marcel Girault comme un homme extrêmement bon, extrêmement généreux à l'égard de ses camarades, entretenant la solidarité, partageant son pain avec les autres. Il est certain que ceux qui se soumettaient bénéficiaient là-bas d'un traitement de faveur. Ils étaient traités avec plus d'humanité et ils avaient la certitude de conserver leur vie. Le "père Girault" comme l'appelaient familièrement ses compagnons a eu une attitude héroïque devant l'adversaire, et là j'associerai à son calvaire trois de ses amis du Loiret disparus dans les crématoires du camp, le petit forgeron d'Artenay, Jean-Baptiste Picaud, Maurice Robillard et Eugène Farneau, de Mardié, des cœurs intrépides et purs qui exigeaient plus, qui osaient plus, et qui sont disparus dans la tempête sans rien dire.

Il faut que la mémoire de notre camarade et des autres qui sont morts dans les combats de la Libération, dans les prisons sous la torture ou dans les camps, se perpétue d'âge en âge comme un héritage de douleurs sans doute mais aussi d'orgueil et de légitime fierté. Que son souvenir se transmette à ceux qui passeront dans cette rue, mais aussi à tous les habitants de la cité, là où il vécut heureux dans cette ferme, dans ces terres où nous sentons parmi nous, n'est-il pas vrai, ce matin l'invisible présence.

Il faut, alors que certains nient l'existence des camps de concentration, des chambres à gaz et de l'holocauste, oui, il faut qu'au milieu de leurs travaux, de leurs épreuves ou de leurs joies, ceux qui passeront ici aient conscience que s'ils vivent libres, dans un pays libre, c'est que des hommes épris de courage et de liberté se sont, avec tant des nôtres, interposés entre l'esclave et eux et qu'ils ont pour cela tout donné, leur sang, leurs souffrance et leur vie.



Au moment où les soucis quotidiens rongent notre existence, où les opinions divisent les hommes, où les intérêts particuliers les opposent dans une lutte sans merci, où leurs ambitions se heurtent et où la vie s'emplit parfois de laideur et de petitesse, seule une commune vénération peut nous unir, une admiration profonde nous exalter, une reconnaissance unanime nous rassembler autour de nos glorieux disparus et nous donner ainsi le courage de mener à bien notre mission dans l'intérêt de la patrie pour défendre comme autrefois avec ceux de la

Résistance, la liberté, la justice, la fraternité, c'est-à-dire l'idéal de la République et de la France.

3.2 Allocution de José Cardona, maire d'Artenay (extraits)

Je faisais partie à l'époque de la cohorte des vaincus lors de l'affrontement ibérique et Artenay en 1939 m'ouvrait ses portes. Sollicité par un certain Marcel Girault pour servir d'interprète j'avais connu à travers la phrase qui marque et le mot sans bavure, les sentiments antinazis de mon interlocuteur.

Plus tard, la gare d'Artenay me livra l'ampleur de l'engagement de cet homme (...) lorsque sans aucun doute, sûr qu'il était de ma propre position, il me fit connaître deux aviateurs américains qu'il accompagnait vers un réseau d'évasion.

Tel était l'homme, faisant partie de ceux pour qui le combat était un devoir, la résistance une nécessité, l'action indispensable.

[fin du récit de Pascal Boulage]

4 À propos d'une prétendue « trahison », par Marc Chantran

Tous ceux qui s'intéressent de près à l'histoire de Vengeance à Artenay débouchent inévitablement sur la question de la « trahison » de Marcel Girault : torturé par la Gestapo, il aurait livré deux noms, Gaston Brossard et Roger Seville, et serait la cause immédiate de leur déportation et de ses suites.

L'abbé Paul Guillaume, dans *Au temps de l'héroïsme et de la trahison* (Orléans, 1978, 2^e éd., 357 p.), p. 10 (à propos du procès Lussac), le rapporte clairement et l'honnêteté de cet auteur n'a jamais été prise en défaut. De prime abord le fait peut donc sembler avéré.

Depuis, Éric et Jean-Pierre Brossard, fils et petit-fils du dénoncé, dans *Alice et Gaston* (Artenay, 1995, 352 p., p. 205) font largement écho à cette version.

Seulement, d'autres faits sont à prendre en considération, qui viennent tempérer ce jugement premier.

D'abord l'origine du témoignage. C'est le collaborateur Pierre Lussac en personne qui, lors de son procès où son sort est scellé et où il n'a plus rien à perdre, donne cette information. Quelle valeur peut-on accorder à ce genre d'aveu venant de ce type d'individu ?

D'autant qu'il est facile de charger un homme qui n'est plus là pour se défendre.

De plus, si l'on en croit *Alice et Gaston*, G. Brossard lui-même se contredit sur l'aveu de trahison que lui aurait fait Marcel Girault : p. 205 il dit que c'est à la prison d'Orléans, p. 216 que c'est en déportation.

On note encore que ce n'est que 2 noms que Marcel Girault aurait donnés. Pourquoi n'aurait-il pas donné les autres membres du mouvement ? et pourquoi ne l'a-t-on pas torturé pour qu'il lâche tout ce qu'il savait, notamment les noms de ces camarades ?

Il convient aussi de remarquer qu'entre le 27 juin (date de l'interrogatoire de Marcel Girault) et le 4 juillet (date de l'arrestation de Gaston Brossard), cela fait presque une semaine durant laquelle la Gestapo n'a pas réagi sur le terrain. Mieux, Gaston

Brossard n'a pas pris soin de s'enfuir ni de mettre sa famille à l'abri, règle élémentaire de prudence quand un camarade se fait arrêter (et Brossard le savait).

Enfin et surtout, il manque au dossier le témoignage de Marcel Girault lui-même, qui était mort lorsqu'on osa avancer la question de sa « trahison », absence qui relègue à l'état d'hypothèse (plausible ou non) toute accusation non fondée solidement par ailleurs.

Au tableau déjà pesant, on ne peut omettre une vérité moins agréable à énoncer : la jalousie. Ce n'est un mystère pour personne, et *Alice et Gaston* le rapporte assez : Gaston Brossard n'aimait pas Marcel Girault.

Certes, deux cultures les séparent, la première athée et socialiste, la seconde plus chrétienne et patriote. Mais c'est surtout la guerre qui les départage encore. Brossard, d'abord chef d'équipe⁶ mais sans fait de Résistance à son actif (cf. *Alice et Gaston*, qui n'évoque rien de concret) fait face à Girault, nommé chef à sa place par son étoffe et son palmarès certes modeste mais réel. Deux conceptions de la Résistance les opposent : si le premier adopte le profil bas (et personne ne vient ici lui jeter la pierre), le second se lance dans l'action sans idée de recul, quitte à être accusé d'imprudence par son rival.

Persévérance dans cette divergence : Gaston Brossard refusera de se rendre à l'inauguration de la rue Marcel-Girault.

Dans ces conditions, il demeure difficile de donner à la « trahison » de Marcel Girault une valeur de vérité historique incontestée...

La question n'est pas nouvelle et a déjà fait l'objet, après-guerre et au début des années 1980, d'une enquête sur des pièces familiales qui ont démontré l'inanité d'une telle hypothèse. Henri Duvillard et Maurice Rebillon ont su exactement de qui ils parlaient.

Marcel Girault fut bien un héros de la Résistance, et c'est tout l'honneur de la municipalité d'Artenay de lui avoir consacré, malgré les oppositions qui n'ont pas manqué, une rue à son nom. Derrière lui, on n'omettra pas d'autres vrais résistants : le docteur Jean Bruno et René Mariot.

⁶ Nommé, a priori, par Claude Lerude, qui n'est plus là en 1945.